Moitte
FRE 3 24724 A a
Cace
Fre
22699

L'AME
DES ROMAINES
DANS
LES FEMMES FRANÇAISES.

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.
CORN.

Je suis née Française et Parisienne : la subordination qui est inséparable de mon sexe, n'a point étouffé chez moi ce sentiment de liberté, de courage et de patriotisme. Mille fois j'ai gémi des atteintes cruelles que les malversations de différens ministres avaient portées à la splendeur de la Nation Française. J'ignorais encore les moyens de m'exprimer, par des paroles, que j'aimais ma Patrie et mon Roi. La chaleur d'une jeune imagination me faisait enfanter mille projets tendans au bien de l'Etat : ils étaient certainement mal conçus, pitoyables et quelquefois risibles, mais le principe était pur comme un feu céleste. Née sous le règne de Louis XV, que je n'ai jamais vu, je l'aimais ; je jouissais d'une

THE NEWBERRY LIBRARY

douce satisfaction quand on en disait du bien; j'étais affectée d'une vive impatience quand on me rapportait des traits désavantageux à sa personne ; et cette humeur que j'éprouvais, s'étendait sur lui-même par amour. Je lui en voulais de ne point être un modèle de perfection, pour son propre honneur et pour celui de ma chère patrie ; mais j'accusais bien davantage tous ceux qui l'environnaient : ils étaient les objets de mon aversion. A ce règne a succédé celui de Louis XVI, doux bienfait de la Divinité ! j'ai eu le bonheur de le voir plusieurs fois, et toujours, sur sa physionomie, j'ai remarqué cette bonté gracieuse, enchanteresse, qui peint la candeur de sa belle ame. Je ne tracerai point ici son éloge ; ma plume est trop faible pour rendre l'expression des sentimens qu'il nous inspire ; c'est dans nos ames que je renvoie la vraie connaissance du mérite de sa personne et de notre amour pour lui. Cet instant d'une heureuse révolution, nous le devons à ce Monarque chéri ; c'est lui qui a convoqué les États-généraux ; c'est lui qui voulant s'éclairer du flambeau de la vérité, l'a délivrée de la triste demeure des

tombeaux où l'avaient reléguée tous les vices réunis que la France, malheureuse depuis tant de siècles, nourrissait dans son sein. Son Ministre, l'objet de notre vénération, rappelé deux fois pour le salut de la Patrie, est encore un bienfait de ce Monarque. Père d'une famille nombreuse, il en a les vertus, puisqu'il appelle de toutes les parties de son royaume les nobles et célèbres instituteurs de la gloire, de l'honneur et du patriotisme. La liberté renaît où la vertu fixe son domicile. La cohorte de ces vices monstrueux qui nous environnaient de toutes parts, frappée d'éblouissement à la lueur de cette nouvelle et divine lumière, s'enfuit loin de nous, accablée d'effroi, de douleur et de rage : elle emporte avec elle les poignards, les chaînes et tous les sinistres instrumens nécessaires à ses infames complots, et se précipite dans la profondeur des abymes, pour s'envelopper des ombres lugubres de la nuit, instant toujours choisi pour commettre les crimes.

Mais l'aurore d'un beau jour qui va renaître, nous ramène la douce espérance. Il est vrai que tout en l'appercevant, ce jour de félicité, il nous semble encore éloigné.

La France souffre et gémit des attentats mortels qu'elle a reçus de toute part : c'est une tendre et malheureuse mère accablée de douleur, et ruinée par les désordres et l'inconduite de plusieurs de ses enfans ; l'égoïsme infame leur faisait méconnaître la sainteté de leurs devoirs envers elle, et les portoit à la dégrader pour la rendre à jamais défigurable.

Comme il serait beau d'accourir en foule lui offrir nos hommages, et lui apporter le baume restaurateur et salutaire, pour effacer ses innombrables blessures ! L'histoire romaine nous fournit un trait qu'il serait honorable d'imiter. Dans une urgente nécessité de cette ville fameuse, les Dames, à l'envi, s'empressèrent de porter au trésor tous leurs bijoux les plus précieux : ce dévouement patriotique forma dans l'instant une somme considérable à l'Etat, et le sauva. Sommes-nous moins grandes, moins sublimes? et la douleur de nous priver de ces jolies futilités, peut-elle se comparer au bonheur de contribuer au succès complet d'une Nation, le modèle de toutes celles du monde, de la Nation chérie de la Divinité ?

J'invite toutes nos Dames à se procurer cette gloire insigne : quittons, de grace, pour un instant nos amusemens folâtres et nos précieuses parures. Hâtons-nous de marcher sur les traces de celles qui ont eu l'avantage de naître avant nous, pour nous frayer la route qui conduit au temple du patriotisme. Nos maris viennent de nous en donner l'exemple par leur zèle infatigable ; chacun se signale à l'envi, et nous resterions en repos ! Non, non, rendons-nous dignes de leur protection ; inspirons à nos enfans cet amour vertueux, ce respect et cette vénération si utiles à l'éducation de leur jeune âge : ce trait seul peut les préserver des horreurs que l'égoïsme entraîne à sa suite ; ils apprendront à ne point s'enrichir des dépouilles de leurs concitoyens, mais, au contraire, à soulager de leurs moyens ceux qui seront tombés dans l'indigence.

Je suis peu fortunée, mais je donnerai tout ce que j'ai avec la joie la plus parfaite, et ce qu'on doit sentir quand on est content de son ame. Ah ! que Dieu veuille exaucer mon humble et ardente prière, et qu'il permette que ma lettre produise l'heureux

effet que je désire ; je serai au comble de la satisfaction, et je me nommerai.

Et vous, séduisantes et trop aimables courtisannes, que le regret de vos erreurs afflige quelquefois, venez aux pieds de la Nation remettre avec empressement une partie de ces richesses, tributs de vos charmes et de la tendresse de vos amans : cette action noble et louable d'un dévouement patriotique, vous essuiera les larmes du repentir, et vous fera trouver, n'en doutez pas, un époux fidèle en celui qui cherchait à corrompre une ame faite pour être honnête. Venez, venez, charmantes femmes, dans les bras de cette Nation, notre mère commune, affligée par tant de traits douloureux, et exténuée de misère et de fatigues. Ne craignez point de vous appauvrir ; croyez bien fermement qu'une belle action ne demeure jamais sans récompense. Remarquez ce médecin qui sauve et guérit parfaitement un illustre personnage de douleurs dangereuses et cruelles ; il est promptement riche des effets de la reconnaissance du malade : c'est l'époque de sa fortune et de sa réputation. La France peut bien représenter un personnage illustre.

Je demande aussi que ce tribut volontaire soit un don fait à la Nation : cette idée me semble belle, et place la liberté dans tout son jour. Je crois, suivant mes faibles lumières, que l'Etat ne peut être affaibli par ce généreux abandon. Cet amas d'or, de perles, de diamans qui se garde avec une sorte d'avarice, me fait l'effet d'un trésor enfoui dans la terre, à côté duquel souvent on meurt de faim ; ou si, dans un moment de détresse, on s'en défait, c'est toujours au péril du triste possesseur, et à l'avantage de celui qui profite de son malheur pour l'acquérir à vil prix.

La Nation sans doute tiendra registre de ce que chacune de nous apportera comme en holocauste ; et à la plus généreuse appartiendra le plus d'honneur. Je n'en serai pas jalouse. Que ma lettre enflamme et détermine promptement mes chères compatriotes ! je serai au comble du bonheur, parce que nous aurons sauvé la Nation de sa détresse.

Chez GUEFFIER le jeune, Libraire, quai des Augustins, n° 17.

415